

Origine divine de la poésie et magistère du poète romantique Quelques éclaircissements sur la pensée de Herder (1744-1803)

L'origine divine et primitive de la poésie est un point absolument central : c'est elle essentiellement qui fonde l'éminente dignité de la poésie au temps du romantisme. C'est ce caractère divin qui légitime **le magistère du poète : sa fonction prophétique comme médiateur entre Dieu et les hommes**. Ensuite, d'autres déterminations, liés au contexte historique, viendront s'y greffer : après 1830, tout particulièrement, le retour en force de l'idée du progrès de l'humanité vient renforcer l'importance du magistère poétique. (Cf l'esprit de 1848 et la marche providentielle de l'humanité vers le progrès.)

L'idée de l'origine divine de la poésie est un lieu commun qui vient de loin, de l'Antiquité gréco-latine:

*« A travers toute l'Antiquité classique court une doctrine de l'enthousiasme, assimilant l'inspiration poétique au don de prophétie et l'attribuant même à la possession par un Dieu. Le poète moins maître que le sage des vérités qu'il enseigne, les tient d'une source plus haute, sans que le lien qu'on lui suppose avec la divinité contraigne en fait son génie ; il le grandit seulement et le divinise lui même[...] Platon reconnaît le privilège des poètes[...] ; « **pères de la sagesse et guides** » tels sont les poètes en vertu d'une influence divine. »[...] « Les latins[...] réaffirment la source divine de la poésie[...] il y a un dieu en nous, et des échanges se font avec le ciel[...]*

Ainsi s'est constituée, ainsi a survécu, avec la culture antique elle même, une haute idée des forces de l'esprit humain, sagesse et inspiration conjuguées. »
(Paul Bénichou *Romantismes français* tome I page 23)

On peut se demander, à première vue, pourquoi ce privilège ancestral du poète semble, au XVIIIème siècle, en Allemagne, devenir l'apanage du peuple primitif, comme c'est le cas, semble-t-il, chez Herder. A y regarder de plus près, Herder ne dit pas que le peuple remplirait soudain la fonction prophétique du poète, ni qu'il crée des poèmes selon la codification du genre : il ne voit pas dans le peuple une foule de petits Novalis ou de petits Hölderlin. Le peuple « actuel » n'est pas conçu comme créateur de poésie, il est plutôt vu comme une sorte d'archive à déchiffrer... qui recèlerait la trace de la précieuse langue poétique du peuple « primitif ».

La pensée de Rousseau est passée par là : la valorisation de l'homme primitif, non corrompu par la civilisation, et réputé plus proche de l'authenticité « naturelle » est profondément ancrée chez Herder. C'est pourquoi, l'épopée d'Ossian qui reste pour lui l'exemple même de la poésie naturelle, de la *vraie poésie*, l'a si profondément marqué.

Donc le peuple n'est pas en soi poète mais du fait de son primitivisme plus assuré, il est censé avoir conservé en lui des traces de ce premier langage poétique, rempli d'images et de ferveur pour le créateur. C'est ce qu'Herder s'efforce de retrouver : ce savoir du peuple, ignoré de lui-même, mais inscrit en filigrane dans ses traditions, ses contes, ses chants et ses légendes.

C'est ici que s'opère le renversement complet de perspective souligné par A. M. Thiesse : « *là où on avait vu qu'absence de culture, là est situé justement le conservatoire de la culture première.* » Cette valorisation du peuple à travers son savoir réel ou supposé, qui s'accompagne dans *le Sturm und Drang* (1770-1790) d'une prise de conscience de l'oppression féodale et de la dénonciation de la servitude paysanne, est un élément à souligner dans une Allemagne morcelée et vassale. (j'y vois, à tort ou à raison, comme un écho de ce que va réaliser, à cet égard, quelques années après, la Révolution de France.)

Le caractère à la fois primitif et divin de la poésie est un lieu commun au XVIIIème.

L'idée que le premier langage de l'humanité serait la poésie est loin d'être personnelle à Herder : c'est un véritable poncif au XVIIIème, amplement repris dans de nombreuses études. Voici comment on fantasmait, le plus souvent, ce langage primitif : spontané, riches en métaphore, proche de la musique.

Idée qui persiste au XIXème dont on retrouve la trace très nette chez Victor Hugo dans *la préface de Cromwell* (1827): « *Aux temps primitifs, quand l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître, la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent, sa première parole n'est qu'un hymne. Il touche de si près à Dieu que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions. Il s'épanche, il chante comme il respire.* » (page 12 de la collection Nelson)

En France, au siècle des Lumières, les études sur la poésie des premiers âges ont été très abondantes et la poésie chrétienne, la poésie sacrée dont la tradition s'est maintenue, a contribué, bien sûr, à assurer l'audience de ces études. (Même Voltaire s'est penché brièvement sur la question de l'origine primitive de la poésie !)

Mais l'idée d'un peuple-archivé n'a pas pris en France, ni au XVIIIème ni au XIXème, à l'exception notable de George Sand pour qui « *le paysan est le seul historien qui nous reste des temps antéhistoriques.* » (cité par A.M. Thiesse page 19)

Au tout début du XIXème, le premier romantisme royaliste et catholique a repris avec ferveur l'idée que la poésie est de nature divine ; Citons Lamartine, commentant son poème ***La Prière*** (1819) : « *J'ai toujours pensé que la poésie était surtout la langue des prières[...] Quand l'homme parle au suprême interlocuteur, il doit nécessairement employer la forme la plus complète et la plus parfaite de ce langage que Dieu a mis en lui. Cette forme relativement parfaite et complète, c'est évidemment la forme poétique. Le vers réunit toutes les conditions de ce qu'on appelle la parole, c'est à dire le son, la couleur, l'image, le rythme, l'harmonie, l'idée, le sentiment, l'enthousiasme : la parole ne mérite véritablement le nom de verbe ou de logos, que quand elle réunit toutes ces qualités. Depuis les temps les plus reculés les hommes l'ont senti par instinct ; tous les cultes ont eu pour langue la poésie, pour premier prophète et pour premier pontife les poètes.* » (Les *Méditations poétiques* (1820) livre de poche p.174)

Pour Mme de Staël, aussi, on va le voir, la poésie est *le langage de tous les cultes*. Ce n'est pas au seul poète qu'elle réserve le magistère spirituel, mais plus largement à l'écrivain, au penseur.